

Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 54 (1981)

Heft: 3

Artikel: Questions relatives au développement de la ville de La Chaux-de-Fonds

Autor: Emery, Marc

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Questions relatives au développement de la ville de La Chaux-de-Fonds

Introduction: situer notre approche

Si nous voulons nous situer par rapport à la contribution de M. M. Rey et ainsi dans le cadre de la problématique de la région jurassienne, nous dirons que nous allons chercher à répondre à la question suivante:

Quelles sont les conditions historiques qui ont permis un développement urbain tel qu'il fait figure d'exception par rapport aux structures types de l'ensemble de la région?

Parce que nous postulons que la démarche historique n'a de sens que par rapport aux questions brûlantes de l'actualité, notre propos ne s'arrêtera pas à une approche analytique et historicisante du développement de La Chaux-de-Fonds; il visera, à propos de ce développement, une réflexion historico-critique qui puisse être utile, ou mieux: idoine à la situation actuelle¹.

Notre approche entre donc en complémentarité avec le constat critique que pose le montage audio-visuel conçu par M. P. Estoppey, dans la mesure où il démontre l'urgence d'un dialogue sur la ville et sa croissance actuelle, donc d'un langage politique (de *polis* = ville) lié concrètement au développement de la ville.

Les questions concrètes sont déjà posées. C'est tout d'abord la poursuite de l'expansion en périphérie face à un bilan démographique négatif, et toutes les conséquences que cela peut avoir sur l'infrastructure urbaine et les fonctions du centre urbain. C'est ensuite la dégradation du parc immobilier du centre ville et notamment en ce qui concerne la qualité de la vie (confort et environnement).

Mais, derrière ces questions concrètes se profilent d'autres questions, tant il est vrai que l'urbanisme n'est qu'une manière de regarder la société. Notre approche de la ville par le biais de l'histoire ne s'inscrit pas dans la recherche de «solutions» urbanistiques comprises dans le sens technique et spécifique de ces termes². Ces solutions existent, mais la question de base aujourd'hui est bien la volonté de les chercher et surtout la volonté de les mettre en œuvre, volontés qui sont probablement étroitement liées l'une à l'autre. Et soyons clair: il ne s'agit pas ici que de la volonté en soi d'appliquer des règlements — volonté des autorités — mais avant tout de la volonté de la population urbaine elle-même; à ce point précis, il ne faut pas perdre de vue, d'ailleurs, qu'en réduisant parfois trop rapidement le citoyen à la condition d'un *être statistique* on écarte précisément des données du problème le critère de la volonté qui est irréductible à l'*être statistique*.

Par rapport à ces réflexions, notre approche se situe dans le cadre de la recherche d'impacts psychologiques, susceptibles de déclencher la volonté nécessaire en vue d'une réhabilitation urbaine véritable et concrète au niveau de la qualité de la vie.

Le terme de réhabilitation nous semble particulièrement approprié ici, ne serait-ce qu'au niveau méthodologique; en effet, d'une part il suggère l'ouverture vers une recompréhension de la ville, donc au niveau de l'espace à une ré-vision de la ville que l'histoire peut stimuler³; d'autre part, au niveau de l'action, il suppose non pas à priori la restitution de la ville dans son intégrité initiale déduite de l'histoire, mais bien une véritable réhabilitation, c'est-à-dire une restitution de la valeur humaine de l'environnement urbain dans l'intégralité de ses dimensions⁴. Cela signifiera donc pour la recherche elle-même une ouverture interdisciplinaire sans à priori.

Le damier

S'il nous faut aujourd'hui réhabiliter le centre de la ville à La Chaux-de-Fonds — concrètement le plan en damier — il n'est pas inutile d'essayer de comprendre pourquoi on l'abandonne en 1920 pour tout d'abord, dans un premier temps, «faire des diagonales».

Les circonstances locales de ce changement sont sans doute liées à la création en 1920 d'une commission d'urbanisme à laquelle participaient Charles L'Eplattenier, Léon Perrin, René Chapallaz, entre autres. Il n'est pas indifférent de constater



«La Chaux-de-Fonds, cité à l'américaine» (La Suisse vue d'avion, Avanti).

que ces personnes font partie du milieu artistique que vient de quitter Charles-Edouard Jeanneret (Le Corbusier abandonne La Chaux-de-Fonds en 1917). Il est facile de ne voir dans ces diagonales qu'une tentative un peu anecdotique de «rénovation du cadre social» visée par l'enseignement de l'Eplattenier⁵. La diagonale est ici le signe clair de l'abandon du damier. Ce même signe témoigne aussi d'une compréhension de la structure originale de ce damier; le plan de la ville édité en 1926 à l'instigation de la commission d'urbanisme précisément, magnifie le tissu urbain constitué de «barres d'habitation» avec jardins au midi. La beauté de la palette des couleurs choisies pour ce plan (jaune pâle pour les pâturages, vert olive pour les jardins de la ville, rouge Pompéi pour les habitations et grenat pour les édifices publics) est en accord avec la palette qu'utilise l'Eplattenier lorsqu'il dessine la ville au premier printemps, telle qu'il la voit depuis sa maison au milieu des sapins sur les flancs de Pouillerel: l'art vient de la nature pour rénover le cadre social, et cette rénovation coïncide avec l'abandon d'un damier dont l'uniformité ne paraît pas en accord organique avec le décor des sapins et des pâturages.

Bien d'autres aspects devraient être évoqués ici: les raisons techniques de la voirie, la rupture constituée par la guerre, puis celle des crises, l'influence des publications d'urbanisme, etc.

En 1965, on dessine pour la page de garde d'un livre sur La Chaux-de-Fonds une vue d'avion nocturne de la métropole horlogère stylisée: ce n'est qu'un damier, rien d'autre; tout ce qui n'est pas damier est oublié, comme si un demi-siècle d'urbanisme était marginal. Ce dessin est extrêmement révélateur de la nature du damier, de sa valeur phénoménologique: on l'aime, car on le dessine, mais en même temps on ne l'aime pas, car on l'abandonne. Être ou ne pas être Chaux-de-Fonnier!

Mais cela n'est précisément pas le problème des Chaux-de-Fonniers; il implique aussi les non Chaux-de-Fonniers; n'a-t-on pas dit «La Chaux-de-Fonds, la ville la plus laide de Suisse, un no man's land architectural»; ne vient-on pas à La Chaux-de-Fonds en rappelant comme une anecdote, un hasard de l'histoire, que Le Corbusier y est né?

L'image de La Chaux-de-Fonds publiée dans le livre *La Suisse vue d'avion* (éditions Avanti) pose une question à laquelle le texte qui l'accompagne cherche à répondre:

«La Chaux-de-Fonds, cité à l'américaine»

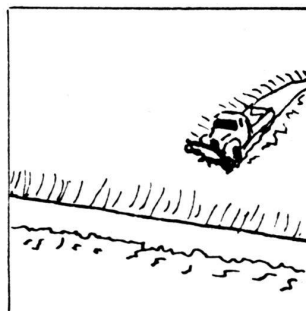
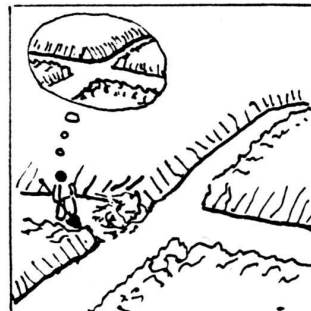
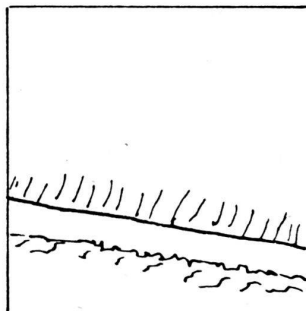
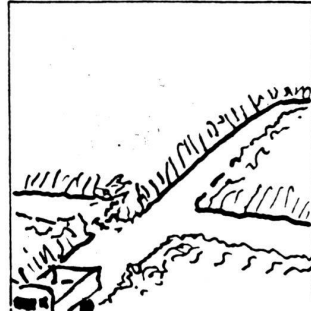
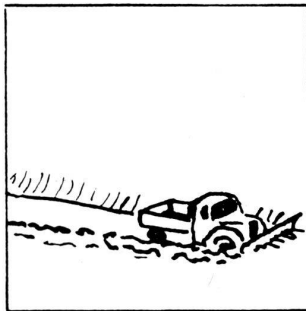
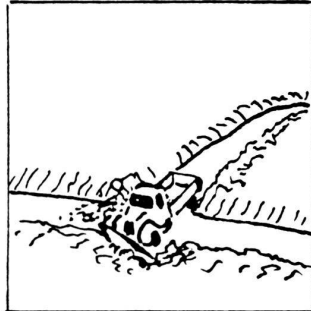
«Pour une ville progressiste, que voilà une ville progressiste! D'un vieux village, on a fait une cité moderne. Certes, les Chaux-de-Fonniers furent les artisans de ce renouveau, de cette expansion, mais l'incendie leur a donné un sérieux coup de main qui, en 1794, tenta de supprimer «La Tchaux». Les flammes n'en laissèrent rien, ou presque.

Et les horlogers se fâchèrent, ils reprirent du poil de la bête, ils décidèrent de reconstruire. De reconstruire, mais, étant à l'avant-garde, et ayant tout à faire ou à refaire, de reconstruire avec des méthodes modernes. Ça a donné, avec uniquement des rues longitudinales et des rues transversales, une cité à l'américaine avec ses gratte-ciel sortant de terre.»

Voilà la légende. Car cet urbanisme en deux temps — d'abord il y eut un incendie, puis il y eut un damier, est bien une belle légende. La tradition ici ajoute encore: après le chaos de l'incendie, il y eut un homme, Moïse Perret-Gentil, qui désigna d'un coup toute la ville.

Mais il ne faut pas sans autre éjecter cette légende par une analyse historique sérieuse. Elle est nécessaire, elle signifie quelque chose d'important; elle exprime qu'il faut bien un incendie pour comprendre la raison d'être de ce damier qui rend cette ville si originale dans sa banalité et qu'il ne faut pas en vouloir aux Chaux-de-Fonniers, s'ils ont été traumatisés par leur incendie... ou par leurs rues!

C'est pourtant là qu'est né Charles-Edouard Jeanneret, c'est dans ces rues qu'il a appris à s'orienter, comme enfant, comme adolescent... Rappelez-vous «la rue courbe est le chemin des ânes, la rue droite le chemin des hommes», ou «libération de la tyrannie de la rue». Mais ne pouvons-nous pas aussi considérer cette ville orientée au midi comme une ville radieuse?⁶



Sans commentaire
(dessin Marc Emery).

Ce qui peut nous troubler, c'est de découvrir un monde irrationnel caché derrière les slogans de l'urbanisme moderne censé être rationnel.

La rationalité du plan en damier est elle-même mise en doute, doute que vient en quelque sorte confirmer l'expérience aussi banale que quotidienne du déblayage des rues en hiver.

Cette prise de conscience nous suggère d'une manière inhabituelle que la question fondamentale qui se trame là-dedans aujourd'hui, c'est la question posée par la crise de l'identité du citoyen; la crise qui s'exprime aujourd'hui par les jeunes en ville — recherche d'identité, perte du sens de l'existence — est probablement un des aspects les plus significatifs. Et dans ce contexte, le fait de découvrir une identité de Chaux-de-Fonnier à Le Corbusier n'est pas banal. La Chaux-de-Fonds, c'est Corbu's city...

La rue

Osons donc voir cette rue et sa tyrannie dont il faut, paraît-il, nous libérer. Et c'est un Chaux-de-Fonnier d'adoption qui va nous en faire le commentaire, la légende.

«Cette rue pose à son tour une question, à la manière des rues, c'est-à-dire par signes. Ils sont seulement plus pressants puisqu'elle est déserte. Ils sont lancés par la largeur de la rue et par ses rétrécissements: elle est d'un mur à l'autre comme s'ils l'avaient prévue pour cinq cent mille habitants et, dans le même temps, déjà rognée par des garages et toute sorte de verrues, silencieux avertissement. Lequel ?

D'une part que cette ville est une folie et qu'elle ne peut vivre que par cette folie sans cesse recommencée; d'autre part qu'elle se résigne peut-être à la relégation, à la province, que l'impure sagesse va s'établir.

Folie (...)

Extrait de «Au-delà du nord...»

d'Yves Velan⁷.

Aurons-nous la liberté de recommencer la folie de ces rues que nous appelons, serait-ce par dérision «La Chaux-de-Fonds», c'est-à-dire littéralement le pâturage de la fontaine ?

Ramuz écrit: «Je vois qu'ils ont bâti la ville, mais encore faut-il quelqu'un pour venir dire qu'ils ont bâti la ville, sans quoi la ville n'est pas bâtie»⁸.

Recommencer va donc signifier pour nous aujourd'hui, non pas faire table rase, mais voir la ville et dire la ville, lui don-

¹ Nous faisons référence ici à l'idonéisme gonséthien qui motive une réflexion dans l'esprit de la méthodologie ouverte; *idone*: qui convient à...

² Il ne s'agit pas de considérer que les principes de *technicité* et de *spécificité* de la méthodologie ouverte sont à négliger; mais aujourd'hui, en situation, ils doivent céder le pas aux autres principes moteurs de la méthodologie ouverte.

³ Le principe de *révisibilité* s'applique ici dans un sens quasi visuel aux stéréotypes et idées reçues et banalisées relatives à la ville qui peuvent se traduire très concrètement par des images à revoir.

⁴ Le principe d'*intégralité* est le dernier des quatre principes gonséthiens; nous le faisons valoir ici à nouveau très concrètement par rapport au citoyen écartelé par les sciences urbaines et par rapport à l'être de la ville qui porte un nom, cet être que l'approche scientifique et opérationnelle actuelle tend à atomiser parfois trop rapidement.

Par le principe d'intégralité surtout, mais également par le principe de révisibilité, nous sommes amenés à considérer la ville comme un phénomène. C'est donc une ouverture vers une phénoménologie de la ville, dans l'esprit de Bachelard, qui nous préoccupe.

⁵ «Participant vers 1900 du mouvement héroïco-conquérant d'alors, j'avais à priori admis que les arts décoratifs seuls m'attacheraient à une tâche sérieuse, les «arts libres» me paraissaient trop voués au bon plaisir. On parlait de la rénovation du cadre social (...).

Mon maître, un excellent pédagogue, véritable homme des bois, nous fit homme des bois. (...)

Le dimanche, nous étions souvent groupés au sommet de la montagne la plus haute. A pics et grandes rampes douces, pâturages, troupeaux de grands bestiaux, horizons infinis, vol des corbeaux. Nous préparions l'avenir. «Ici, disait le maître, nous construirons un monument dédié à la nature. Nous y consacrerons la fin de notre vie. Nous quitterons la ville (...)

(italique: c'est nous qui soulignons ici).

Le Corbusier, *L'Art décoratif d'aujourd'hui*; Vincent Fréal & Cie, Paris, 1959

(1925), pp. 198-199.

⁶ Voir Le Corbusier, *Urbanisme*; Vincent Fréal & Cie, Paris, 1966 (1925), p. 10 et Le Corbusier, *Manière de penser l'urbanisme*; Gonthier, Paris, 1966 (1946), pp. 85-86.

⁷ Yves Velan «Au-delà du nord», in Ouvrage collectif; *La Chaux-de-Fonds*; Cité du Livre, La Chaux-de-Fonds, 1965, pp. 21-22.

⁸ Idem... p. 5.

ner un nom, des noms nouveaux, et c'est l'approche historique qui d'abord va nous offrir l'occasion de dire la ville.

Première phase: VRBS

Si nous choisissons le schéma d'un développement urbain rythmé d'ouvertures et de fermetures successives, nous distinguons trois phases depuis l'incendie jusqu'à l'abandon du damier.

La gravure de l'incendie de 1794 ne doit pas être regardée au niveau de l'anecdote, ou de la légende. C'est très concrètement l'image qui a servi à la reconstruction. Si l'on attribue le plan de reconstruction au graveur Moïse Perret-Gentil, c'est en tout cas lui qui, sitôt après la catastrophe, entreprend un tour des villes suisses pour récolter les fonds de reconstruction. Cette gravure est chargée de «donner le sentiment d'urgence», c'est une *image de choc*.

Le plan de 1794 est marqué par le tracé de la croix de ville schématisant la croisée des axes Le Locle-Evêché de Bâle/Biaufond-Neuchâtel à l'endroit de la place de l'Hôtel-de-Ville. Le plan n'est pas un damier, les maisons sont orientées orthogonalement autour du rectangle de la place et le long des routes principales.



La rue du Doubs, perspective vers l'est.

C'est là l'acte de fondation de la ville; au lieu d'un laboureur, c'est un graveur qui le trace et qui entre ainsi dans la légende; mais le burin vaut bien le soc et nous appellerons cette ville VRBS, du nom latin de «La ville» à laquelle toutes les fondations de villes et de camps romains font rituellement référence.

Cette première phase se conclut en 1830 par une série de constructions qui à la fois s'inscrivent ponctuellement dans la logique de 1794 et préfigurent le développement ultérieur. Elles sont localisées en périphérie, sur les axes de la croix de ville: schématiquement *au nord*, un quartier ouvrier de locatifs «en barres» disposés en double peigne de part et d'autre d'une rue descendant sur la future nouvelle place du marché; *au sud*, le quartier des notables, soit la remarquable planification urbaine et juridique de la rue de la Promenade (maisons en ordre contigu de part et d'autre d'une rue résidentielle «privée», jardins à l'est ou à l'ouest des massifs d'habitation), *à l'est* de la ville ensuite, un nouveau cimetière, et enfin *à l'ouest* le projet d'un Casino-Théâtre.

Deuxième phase: JUNOD-POLISSAGES

La ville est à nouveau ouverte en 1853 par l'ingénieur des Ponts et Chaussées de la principauté, Charles-Henri Junod. Dans les prés libres, entre les branches de la croix, Junod trace des alignements parallèles entre eux, à l'image des sillons d'un labourage. Ce n'est pas un damier, les passages transversaux réservés ne sont pas fixés selon une logique stricte. Ces alignements déterminent une typologie de «barres d'habitations» orientées au midi (sud-est) et donnant sur des jardins. Cette typologie n'est pas étrangère aux dispositions des fermes avec leur jardin potager, disposées côte à côte le long du fond de la vallée. Mais il n'est pas banal de



La rue de la Paix: perspective vers l'ouest.

systématiser cette disposition pour des immeubles locatifs: ce choix délibéré est une manière de voir et d'interpréter, qui traduit une conception précise de l'homme et de la ville. Junod a fait son stage à Dijon durant la Révolution française; il a fait ses humanités à Yverdon chez Pestalozzi et il est en outre étroitement lié à l'éducateur et botaniste neuchâtelois Louis Favre. Il y a donc derrière ce plan un idéalisme qui sert les intérêts très réalistes d'une *action de propagande* pour attirer en ces lieux les ouvriers et artisans nécessaires à la croissance économique de la ville. Nous appellerons cette ville JUNOD-POLISSAGES pour marquer cette union singulière d'un idéalisme empreint de Rousseau et d'un réalisme de progrès économique.

Cette phase se conclut en 1856. L'arrivée du chemin de fer (la compagnie du Jura Industriel) provoque une nouvelle définition de la ville et le plan établi entre 1856 et 1859 le marque par le tracé d'une série de boulevards périphériques en diagonale (non réalisés) et dans chaque quart du «gâteau» l'aménagement d'une place de marché secondaire.

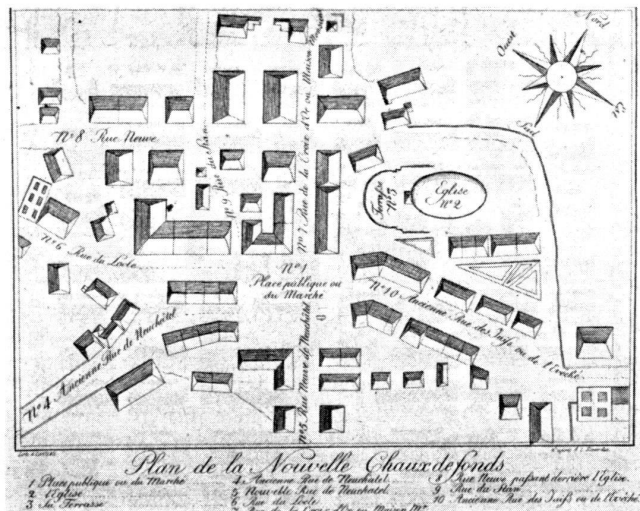
Troisième phase: Clock-in-City

Le chemin de fer est cependant la nouvelle porte de la ville sur le monde. En particulier il va permettre en 1863 l'organisation de la fête du Tir fédéral: La Chaux-de-Fonds devient temporairement capitale du patriotisme suisse et cela se marque dans une magnifique gravure dont la prise de vue aérienne se situe dans l'axe de ce qui va devenir l'avenue Léopold-Robert. Cette gravure inaugure le développement qui va s'affirmer jusqu'en 1920.

Le plan de 1875 marque l'ouverture de la ville à un développement ad infinitum par un damier bidirectionnel. Face à l'agglomération urbaine ancienne, un quartier neuf s'articule en regard de la gare: l'îlot à la française sis sur la nouvelle rue du Progrès, et le lotissement de la coopérative de l'Abeille qui le jouxte à l'ouest. En 1875 encore, se construit le Collège industriel dont l'entrée se situe en fond de perspective d'une des rues transversales visible depuis l'avenue Léopold-Robert. En 1886 est inaugurée l'alimentation en eau de



L'incendie en 1794.

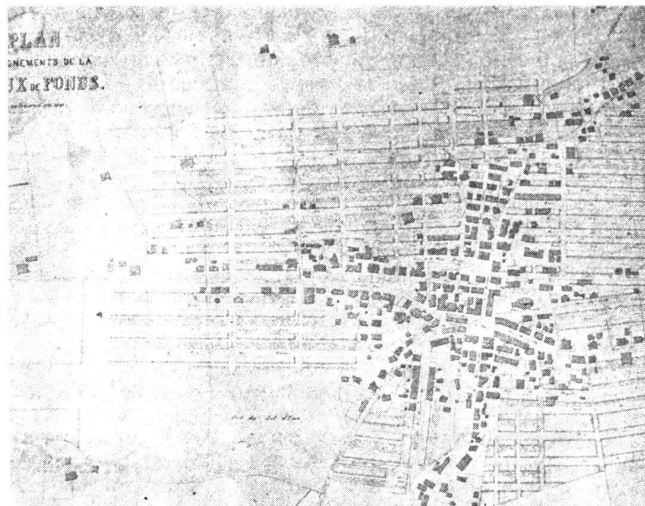


Plan de reconstruction.

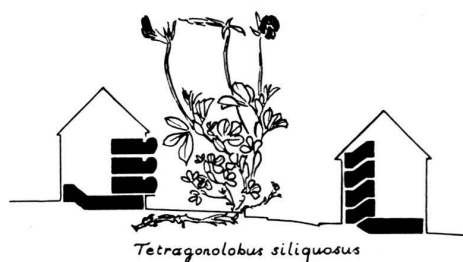
la ville qui provient des sources de l'Areuse (colonne de montée d'eau 500 m, 4000 l/min., ing. G. Ritter), marquée symboliquement par la Fontaine monumentale qui termine l'avenue Léopold-Robert à l'est. En 1900, avec une rangée d'arbres au milieu, l'aménagement de cette avenue est terminé. C'est enfin, à la charnière du siècle, que la fabrique d'horlogerie se met à centraliser le travail auparavant principalement réparti dans des petits ateliers. La Chaux-de-Fonds est métropole horlogère, elle contrôle les 55% de l'horlogerie mondiale. Nous appellerons cette ville Clock-in-City, «la ville qui a une montre dans la tête»... La ville en elle-même est ainsi une immense *entreprise publicitaire*.

Vers un phénomène de la ville ?

L'histoire de la ville nous a permis de donner trois noms à cette ville. Mais indépendamment du sens historique de ces noms, le fait de dire ainsi la ville est un geste qui, en lui-même, a beaucoup de sens. Donner un nom, c'est se donner



Plan de Ch. H Junod en 1835.



JUNOD · POLIS · SAGES

Sans commentaire (dessin Marc Emery).



Le Tir fédéral à La Chaux-de-Fonds en 1863.

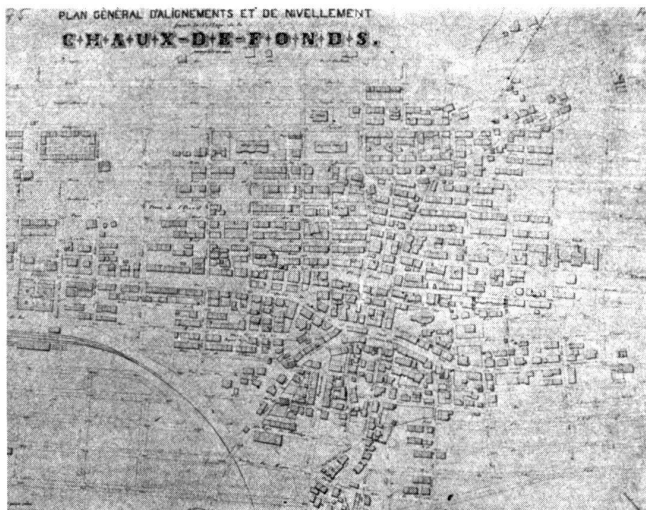
soi-même, c'est un langage élémentaire. Et si ce nom est bien un jeu de mot, le jeu de mot est humour et le geste ainsi constitué témoigne d'une attitude nouvelle face au comportement fait d'habitudes généralement inconscientes du citadin. Ce nouveau *rapport à la ville* mérite d'être marqué et révélé dans sa vraie nature. Nous sortons ici de l'approche strictement historique, pourtant c'est l'histoire de l'urbanisme avec ses hasards qui nous donnera le mot de la fin.

J'ai découvert, par hasard, dans un livre¹ un plan de ville idéale du XIX^e siècle qui m'a aussitôt intéressé. Il réunit les caractéristiques de la ville organisée sur un plan en croix (VRBS), à l'image des plans inspirés de Vitruve; celles d'une cité radieuse avant la lettre dans l'esprit des hygiénistes du siècle passé, avec cette légende écrite à l'origine en latin: «C'est au soleil, au midi, que doivent vivre les hommes» et avec des lotissements en «barres» d'habitations s'ouvrant sur des jardins privés (Junod-Polis); celles enfin d'une ville qui manifeste symboliquement ses activités sociales par le jeu de mails et de perspectives donnant sur des bâtiments publics (Clock-in-City). Cette ville idéale est dessinée en 1824 par un docteur allemand, le Dr B. C. Faust. Faust-bourg...

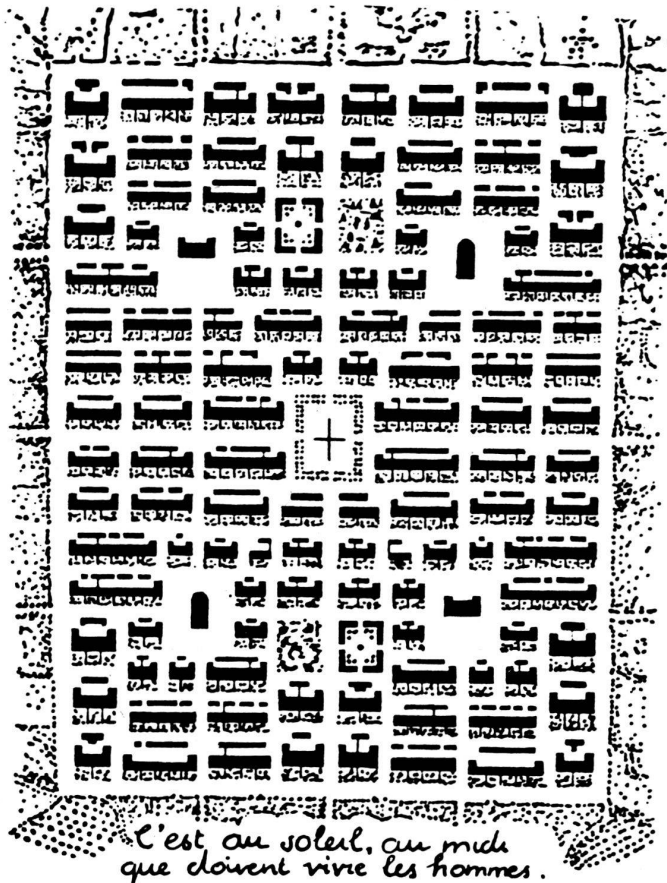
Peut-on se refuser le plaisir d'un tel jeu de mot? Hasard, certes encore, mais combien révélateur du *phénomène urbain* et du sens qu'il y a de donner un nom à une ville.

Ce plan de Faust-bourg, ce bout de papier, n'est-ce pas précisément ici la folie à brûler?... *libération de la tyrannie de la rue!* une folie à recommander? S'il y a des raisons historiques

¹ E. A. Gutkind, citation en exergue en page de garde *Urban Development in Central Europe*; The Free Press of Glencoe, Collier-Macmillan Limited, London, 1965, p. 224, ill. N° 96.



Plan de 1875.



Plan du Dr B. C. Faust (1824).

à l'émergence de ces villes, idéales ou non, nous quittons pourtant l'histoire pour, non moins rigoureusement, nous ouvrir à une autre dimension de la ville, la dimension phénoménologique.

C'est donc là peut-être une conclusion, mais certainement elle inaugure une nouvelle démarche, un *recommencement*.

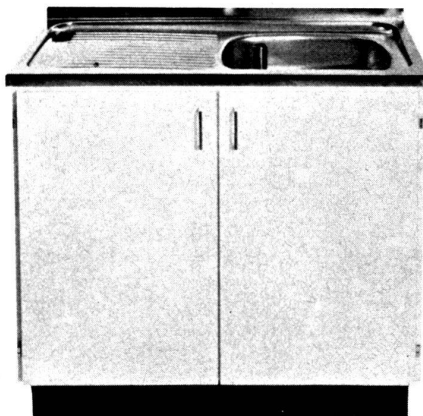
Marc Emery, architecte EPFL

Note:

Nous renvoyons à un prochain numéro un second exposé — montage audiovisuel, consacré à La Chaux-de-Fonds, de M. Pierre Estoppey. Réd.

Etablissements
**H. FALDY
& FILS
GENEVE**

Rue de Lyon 12 - ☎ (022) 44 67 38
Case postale 1211 Genève 7 Servette



**Evier
populaire**

avec armoire à 2 portes
raccords en tous genres
robinetterie en tous genres